

P R É C I S

DE L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

Deuxième Partie.

Dix-septième Siècle.

Une grande réforme dans le goût et dans l'esprit de la littérature française s'était accomplie vers la fin du seizième siècle: *la poésie romantique* du moyen âge avait cédé la place *au classicisme* moderne; *la prose* avait pris un caractère de pureté et de noblesse qui, dans les siècles précédents, n'avait appartenu qu'au latin. La langue française s'était épurée et fixée: elle suffisait désormais à exprimer toutes les conceptions de l'esprit humain, et les savants n'étaient plus obligés de déposer une partie de leur nationalité, en se servant d'un idiome étranger et ancien.

L'Académie française, fondée en 1635 par le Cardinal de Richelieu, consomma cette réforme en composant un dictionnaire et une grammaire qui devaient servir de code littéraire, et en formant une espèce de tribunal suprême où toutes les questions de goût et de langage se jugeaient. Malheureusement cette société de savants et de poètes illustres resta, dès sa fondation, attachée à la cour et contribua beaucoup à imposer à la littérature française ce joug pédantesque, sous lequel tous les grands auteurs du siècle devaient fléchir.

François Malherbe, (1555 — 1628), nous l'avons déjà dit à la fin de la première partie de ce Précis, eut la gloire d'ouvrir le grand siècle. Il était né à Caen d'une famille noble et ancienne: mais il passa la plus grande partie de sa vie en Provence, où il avait un emploi dans la maison de Henri d'Angoulême. Après la mort de ce prince Malherbe vint à Paris et fut présenté au roi Henri IV qui fut très content de quelques pièces de vers que le poète composa en son honneur. Henri IV le gratifia d'une pension que la reine Marie de Médicis lui confirma, ainsi que Louis XIII, sous le règne duquel le poète mourut en 1628. Selon La Harpe „Malherbe fut le premier modèle du style noble, et le créateur de la poésie lyrique. Il en a l'enthousiasme, les mouvements et les tournures. Né avec de l'oreille et du goût, il connut les effets du rythme et créa une foule de constructions poétiques adaptées au génie de notre langue.“ Il est certain que Malherbe fit faire des progrès immenses à la versification française: mais quant à l'enthousiasme de la poésie

lyrique, nous ne lui en trouvons guère. Ses *Odes* sont généralement froides et, quoique bien tournées, elles manquent de verve et de grâce. Malherbe était d'une grande sévérité de caractère et professait un mépris profond pour les mauvais rimeurs de son temps. Il traitait avec hauteur les poètes les plus estimés de la cour; il n'épargnait pas à ses meilleurs amis les traits mordants de son humeur satirique. Invité un jour à dîner chez le poète Desportes qui lui présente sa traduction des Psaumes, Malherbe s'écrie: „Ce n'est pas la peine; votre potage vaut mieux que vos Psaumes.“ — Un personnage de la plus haute distinction lui récite une pièce de vers et lui demande son avis: „Avez-vous été condamné à être pendu ou à faire des vers?“ lui répond Malherbe. — L'archevêque de Rouen, dînant avec lui, l'invite à venir entendre un de ses sermons. „Je dormirai bien sans cela!“ s'écrie le poète. — Nous passons sur d'autres anecdotes semblables, pour en citer encore une assez curieuse et qui prouve qu'il mérite bien le nom de tyran des mots et des syllabes que Balzac lui a donné. Une heure avant de mourir il fut arraché à son agonie par une faute de grammaire que fit sa garde, et comme son confesseur qui était présent lui reprocha cet emportement à la face du tombeau, le poète répondit qu'il voulait défendre jusqu'à la mort la pureté de la langue française. — En effet, ce fut là son plus grand mérite: tous les critiques s'accordent à le lui reconnaître, et ce qui plus est, tous les poètes, de premier rang ont suivi sa trace en observant les règles établies par lui. En poursuivant la réforme que Ronsard avait commencée, il donna à la langue poétique la vraie dignité, et il promulgua des règles dont personne n'osa plus s'écarter. Il poursuivit *les hiatus* ¹⁾ et *les enjambements* ²⁾; il établit *la césure* ³⁾ dans ses droits et voulut que la rime ne fût plus négligée. Il condamna toute inversion ⁴⁾ dure et forcée et se prononça contre toute espèce de chevilles ⁵⁾. Écoutons du reste Boileau qui dit dans l'Art poétique:

„Enfin Malherbe vint, et le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la Muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée:

¹⁾ On appelle *hiatus* le bâillement causé par la rencontre de deux voyelles dont l'une finit un mot et l'autre en commence un autre, sans qu'il y ait élision. — ²⁾ *L'enjambement* a lieu, lorsque le sens d'un vers reste suspendu, pour n'être complété que dans le vers suivant. — ³⁾ La *césure* est un repos qui marque la fin du premier hémistiche, c'est-à-dire qui coupe le vers alexandrin après la sixième syllabe. Dans les vers de dix syllabes la césure se trouve placée à la fin de la quatrième syllabe. — Il ne sera pas inutile, à cette occasion, de faire observer à nos élèves, que pour scander un vers français il ne faut pas compter les e muets, excepté quand ils sont suivis d'une consonne. Par exemple dans ce vers de Boileau que nous allons citer: „Par ce sage écrivain la langue réparée“ le mot „sage“ compte seulement comme une syllabe, parce que „écrivain“ commence par une voyelle. Mais le mot „langue“ est de deux syllabes, parce qu'il est suivi de „réparée“ qui commence par une consonne. — ⁴⁾ L'inversion est un changement dans l'ordre où les mots du discours se trouvent ordinairement placés. Voyez par exemple le vers que nous venons de citer. — ⁵⁾ On appelle *cheville* toute expression qui dans un vers n'ajoute rien à la pensée, et n'est mise que pour la mesure ou pour la rime.

Les stances avec grâce apprirent à tomber,
 Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
 Tout reconnu ses lois, et ce guide fidèle
 Aux auteurs de ce temps sert encore de modèle."

Parmi les imitateurs de Malherbe *Racan* et *Maynard*, ses deux élèves, eurent une grande réputation; mais la postérité les a placés dans les rangs des poètes de second ordre, dont nous n'avons pas à nous occuper ici. Il en est de même de *Voiture* et de *Benserade*, les fameux poètes de la cour, par excellence, qui, du reste, ne manquaient pas d'esprit et savaient élégamment tourner un *sonnet*.⁶⁾ Du temps de Louis XIII, c'en était assez pour établir la réputation d'un écrivain. La Harpe appelle cette époque le règne des sonnets, en blâmant Boileau qui, à propos des sonnets, dit en son Art poétique: „Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème."

Mathurin Régnier, né en 1573, mérite d'être placé à côté de Malherbe, comme premier poète classique. Il appartient aussi au dix-septième siècle par le caractère et par le style de ses *Satires*, qui ne parurent pas, du reste, avant 1608. Il avait étudié les anciens avec fruit, et ses satires contiennent des traits dignes d'Horace et de Perse; il est, comme eux, grand peintre de mœurs et ne fut surpassé que par Boileau.

Poésie dramatique.

a. Tragédie.

Nous avons dit plus haut que *Jodelle*, vers la fin du seizième siècle, avait publié une pièce de théâtre intitulée *Cléopâtre captive*, dans laquelle les règles principales du drame régulier étaient observées. La pièce eut beaucoup de succès, et l'auteur doit être regardé, en quelque sorte, comme le créateur de la poésie dramatique en France. Quelque faible que soit sa pièce aux yeux de la critique, Jodelle n'en eut pas moins le mérite d'avoir ouvert une nouvelle voie, sur laquelle Corneille et Racine marchèrent après lui.

Dans un grand nombre d'auteurs dramatiques qui précédèrent encore Corneille, nous ne distinguerons que deux: *Garnier* dont les tragédies étaient tirées du théâtre des Grecs ou bien imitées de Sénèque. Ces drames passaient pour des chefs-d'oeuvre du temps d'Henri IV; mais personne ne les lit plus aujourd'hui. *Mairet*, contemporain du grand Corneille, obtint une grande vogue par sa *Sophonisbe*, première tragédie française où la règle des unités ait été scrupuleusement observée. Le style de Mairet est plus correct et plus naturel que celui de ses prédécesseurs, et sa réputation se maintint encore après le Cid de Corneille.

Nous passons sur un nombre infini de tragédies d'ordre inférieur, pour en venir aux grands auteurs du siècle de Louis XIV.

⁶⁾ Le sonnet est une pièce de vers, composée de quatorze lignes, dont deux quatrains sur deux rimes seulement, et deux tercets. On appelle quatrain une strophe de quatre vers, tercet une strophe de trois vers. Pour un tel sonnet le poète Mairet reçut, dit-on, mille louis d'or de la reine!

Pierre Corneille, le véritable créateur de l'art dramatique en France, et le premier, dans l'ordre du temps, entre les grands écrivains du siècle, naquit à Rouen en 1606. Son père qui était avocat-général, le destinait également au barreau; mais Corneille n'avait point de goût pour cette carrière, et la quitta bientôt pour se vouer entièrement aux lettres et à la poésie. Il commença par faire quelques comédies où il montra peu de talent; il fut entraîné par le mauvais goût de son siècle, avant de le réformer. La première pièce dans laquelle le génie du grand auteur se révéla par quelques beaux passages, fut *Médée*. Ce fut son coup d'essai, comme La Harpe l'appelle; on y reconnaît parfois une main supérieure et un talent fait pour s'élever, mais la pièce n'eut que peu de succès. Après *Médée* vint *le Cid* où Corneille se montra enfin dans toute la force de son génie. Aussi, les habitants de Paris furent-ils tellement charmés de cette pièce, que ni l'autorité du Cardinal de Richelieu, ni les intrigues d'une armée d'envieux et de détracteurs ne purent faire tomber *le Cid*. Corneille avait eu le malheur de s'attirer l'inimitié du tout-puissant Cardinal. Il avait été chargé, avec quelques autres poètes, de retoucher un poème tragique du ministre, qui rimait „malgré Minerve.“ En parlant trop franchement des fautes de cette pièce qu'il trouvait exécrable, Corneille avait blessé l'amour-propre de Richelieu qui possédait toute la susceptibilité de l'auteur, sans en avoir le talent. Corneille se retira à Rouen, sa ville natale, pour faire une étude plus approfondie de l'art dramatique, et pour se livrer sans contrainte aux inspirations de son talent. En 1654 *le Cid* parut sur la scène; mais le ministre gardait rancune à l'auteur qui l'avait nouvellement offensé par des vers comme les suivants: „Mon travail sans appui monte sur le théâtre,“ et à un autre endroit: „Pour me faire admirer je ne fais point de brigue.“ Le Cardinal qui voulait proscrire la pièce, chargea d'abord Scudéry, un méchant poète qu'il avait à sa solde, de publier des observations sur *le Cid*; ensuite, il appela l'Académie à prononcer entre Corneille et Scudéry. Le jugement que l'Académie prononça: Sentiments sur la tragédie du *Cid*, fut regardé comme un chef-d'oeuvre de critique par les contemporains; il ne mérite pas les éloges que La Bruyère lui prodigue, mais il faut convenir qu'il fut adroitement conçu et habilement rédigé. L'Académie se trouvait placée entre les Parisiens qui étaient remplis d'enthousiasme pour Corneille, et le Cardinal qui voulait à tout prix perdre la pièce; elle eut le courage de se prononcer en faveur du poète, tout en ménageant les apparences de sorte que le ministre ne fût pas offensé. Boileau dit en parlant de cette fameuse querelle:

„En vain contre le Cid un ministre se ligue;
 Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue,
 L'Académie en corps a beau le censurer,
 Le public révolté s'obstine à l'admirer.“

Telles furent les difficultés que Corneille eut à vaincre en commençant sa carrière. *Horace* (ou *les Horaces* comme la pièce fut appelée depuis), *Cinna*, *Polyeucte*, *Rodogune* sont les plus remarquables parmi ses tragédies; *le Menteur* fut la première comédie digne de ce nom.

Il appartient à la lecture particulière d'examiner les beautés et les défauts de toutes ces pièces dans leurs détails; nous ajouterons pour nos élèves une observation générale. Il est difficile pour un étranger, plus difficile, peut-être, pour un Allemand que pour tout

autre, d'apprécier justement et de goûter complètement les chefs-d'oeuvre du théâtre classique des Français. L'influence de la cour avec sa gêne et son étiquette, l'observation de la loi des *trois unités* (d'action, de lieu et de temps),¹⁾ le choix du sujet qui devait être pris dans l'histoire ancienne (ou orientale) ou bien encore dans la mythologie grecque, tout cela impose aux tragédies classiques un air d'emprunt et de formalité, qui semble devoir supprimer tout mouvement naturel et ne pouvoir exciter aucune sympathie dans les coeurs des spectateurs. Il est vrai, qu'il fallait un génie supérieur, comme celui de Corneille et de Racine, pour ne pas succomber sous le fardeau de cette contrainte, pour être sublime, et cependant naturel, au milieu de tant d'entraves. Il ne faut donc point s'étonner de rencontrer quelquefois des caractères, et des scènes entières, qui offensent notre goût moins factice et notre bon sens moins corrompu. Toutefois, la beauté du langage et l'harmonie des vers, dont rien n'approche dans les autres langues modernes, sont des mérites qui rachètent bien une partie de ces défauts.

Il nous reste un mot à dire sur la vie privée du grand Corneille. Il avait des manières très simples, et il ne se plaisait point dans le commerce de la cour et des grands. Il préférait la solitude; et, malgré son caractère doux et aimable, sa conversation manquait de grâce et de vivacité. Il dit lui-même dans un billet adressé à Péliisson :

„Et l'on peut rarement m'écouter sans ennui,
Que quand je me produis par la bouche d'autrui.“

Au reste il fut bon époux et bon père; tous ses contemporains s'accordent pour vanter la pureté de ses moeurs. Il fut reçu à l'Académie française en 1674, et il mourut comme doyen de la société en 1684.

Jean Racine naquit à la Ferté-Milon dans le département de l'Aisne, en 1639. Il perdit ses parents de bonne heure et passa, à l'âge de trois ans, sous la tutelle de son aïeul paternel. Il fut envoyé à Beauvais pour commencer son éducation littéraire; puis il alla à Paris étudier à l'école de *Port-Royal*, célèbre institution établie dans un ancien couvent de Citeaux. Il y écouta les leçons des Lemaitre, des Lancelot, des Nicole, et autres „solitaires de Port-Royal“, qui devinrent si célèbres par leurs ouvrages sur la Logique et la Grammaire, connus sous le nom de Méthodes de Port-Royal. Racine montra des dispositions très heureuses pour l'étude, et l'on rapporte le fait suivant qui prouve la facilité qu'il avait à apprendre les langues anciennes. Lancelot qui lui enseignait le grec, lui retira un jour le roman grec de Théagène et Chariclée, à la lecture duquel son jeune élève s'attachait avec trop de passion. Racine s'en procura un autre exemplaire qu'il apporta, quelque temps après, à son maître en lui disant : „Vous pouvez brûler encore celui-là; mais je l'ai appris par coeur.“ — Son premier essai fut l'ode intitulée: *La Nymphe de la Seine*, pièce composée pour le mariage de Louis XIV. Cette ode lui valut une gra-

¹⁾ Boileau dit:

„Mais nous que la raison à ses règles engage,
Nous voulons qu'avec art l'action se ménage:
Qu'en un lieu, en un jour, un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.“

tification royale de cent louis et une pension de six cents livres. Il fit alors la connaissance de Boileau avec lequel il se lia intimement, et de Molière qui lui fournit le plan de sa première tragédie: *les Frères ennemis*. Un peu plus tard Racine publia son *Alexandre*. Ces deux premières pièces sont faibles auprès de celles qui les suivirent; elles ont les défauts de Corneille, sans en avoir les beautés. Le poète ne se montra dans tout l'éclat de son génie que dans *Andromaque*, qui fut jouée en 1667. Un an plus tard parurent *les Plaideurs*, comédie imitée des Guêpes d'Aristophane. Puis *Britannicus*, *Bérénice*, *Bajazet*, *Mithridate*, *Iphigénie*, *Phèdre*. Cette dernière tragédie, quoiqu'un chef-d'oeuvre de composition et de style, fut d'abord accueillie avec une outrageuse indifférence, et lutta long-temps en vain contre la *Phèdre* de Pradon, ouvrage très médiocre et que personne ne lit plus aujourd'hui. Pendant une année entière on donna la préférence à cette dernière, et même alors que le bon sens eut prévalu, et que les deux pièces eurent été mises à leur place, il y eut encore tant d'intrigues à ce sujet, que Racine, dégoûté de la cour, et de Paris dont elle faisait l'opinion, prit le parti de renoncer au théâtre et de ne plus servir un public aussi ingrat. Il se retira dans la solitude la plus absolue, vivant uniquement aux devoirs de la piété la plus austère, et cherchant à oublier sa gloire de poète. Son fils raconte, qu'il aurait beaucoup donné alors, pour pouvoir anéantir ces mêmes tragédies qui faisaient l'admiration de tout Paris. Pendant douze années il maîtrisa le besoin qu'il éprouvait de créer de nouveaux chefs-d'oeuvre; enfin il se laissa arracher à son oisiveté par les prières de Madame de Maintenon et se décida à un nouvel effort. Il composa *Esther* pour les Demoiselles de Saint-Cyr, pensionnat de jeunes filles près de Versailles, et deux ans plus tard *Athalie*. Ces deux pièces ne furent donc pas écrites pour le théâtre proprement dit, et c'est peut-être là ce qui contribua à les faire négliger pendant assez long-temps. *Esther* est écrite dans un style enchanteur et respire partout l'esprit de l'Écriture Sainte et de la poésie sacrée; mais ce caractère de sainteté et de religion, qui se fait sentir dans toute la pièce, la rendait moins théâtrale que les autres. Aussi ne fut-elle point jouée en public du vivant de Racine; mais le petit nombre d'élus qui furent admis aux représentations de Saint-Cyr, en parlaient avec enthousiasme. Ce succès inespéré encouragea Racine à composer *Athalie*. Mais la nouvelle gloire du poète fit éclater de nouvelles intrigues; la jalousie de ses détracteurs et de ses envieux parvint à jeter dans l'esprit de Madame de Maintenon toutes sortes de scrupules, de manière qu'elle défendit de jouer la pièce à Saint-Cyr. Racine lut sa tragédie dans une petite réunion d'amis à Versailles; mais, à l'exception de quelques véritables connaisseurs, on la déclara faible et dénuée d'intérêt. Profondément blessé d'une opinion qui condamnait la pièce qu'il regardait lui-même comme son chef-d'oeuvre, le poète résolut d'en appeler au public en général. Il fit imprimer *Athalie*; mais on s'en rapporta au jugement des personnes qui avaient assisté à la première lecture de la tragédie, et qui disaient que le sujet en était manqué. Ayant un prêtre et un enfant pour principaux personnages, elle ne produirait aucun effet. D'ailleurs, une pièce écrite pour un théâtre de jeunes filles, destinée à être représentée dans un couvent, comment pourrait-elle plaire à des hommes? Voilà ce qu'on se disait partout, et la chose en resta là. On alla même plus loin: dans la société du monde élégant on s'imposait la lecture d'*Athalie* comme punition dans certains jeux. Cette plaisanterie, dit-on, fut cause que l'on rendit enfin justice à la pièce, en la portant sur le théâtre. On

raconte, qu'un jeune officier qui fut condamné à la lecture de la première scène d'Athalie, en fut tellement charmé qu'il alla jusqu'au bout de la pièce, et qu'il la recommença ensuite: enfin, il remercia la compagnie du plaisir qu'il avait eu sans s'y attendre. Ce petit événement opéra une révolution générale dans l'opinion du public: on commença par lire Athalie par curiosité, et dès qu'elle fut connue, les voix des admirateurs s'élevèrent de tous côtés pour en proclamer les beautés. Le Régent donna l'ordre de la représenter au théâtre français; elle fut accueillie avec un enthousiasme universel, et depuis ce temps-là elle n'a pas cessé d'être parmi les pièces favorites des premiers répertoires de la France. Mais ceci arriva long-temps après la mort de Racine. L'outrage fait à son Athalie le décida à abandonner le théâtre pour jamais, et telle est l'influence d'une opinion généralement partagée, même quand elle est absurde, que le poète finit par croire lui-même d'avoir fait une mauvaise pièce. Boileau fut le seul qui rendait toujours justice à Athalie; il disait souvent à son ami découragé: „Athalie est votre plus bel ouvrage. Je m'y connais et le public y reviendra.“ Il disait vrai, mais ni lui ni Racine ne vécurent pour voir le triomphe de la pièce sur le théâtre.

En 1697 Racine rédigea un mémoire sur les misères du peuple que les longues guerres et les dissipations du roi mettaient au dernier désespoir; Madame de Maintenon en avait conçu l'idée, et Racine apporta à cette composition toute la chaleur de son âme généreuse. Le roi qui était piqué de s'entendre conseiller par un poète, répondit: „Parce qu'il fait bien des vers, croit-il tout savoir? et parce qu'il est grand poète, veut-il être ministre?“ Racine fut disgracié; du moins, Louis XIV détourna un jour ses yeux, lorsque le poète se présenta devant lui dans la salle d'audience. Le chagrin d'avoir déplu au roi augmenta un mal de foie, dont Racine souffrait depuis long-temps, et l'y fit succomber deux ans plus tard, en 1699.

On sait que les tragédies de Racine sont généralement regardées comme les productions les plus parfaites du grand siècle. Elles le cèdent parfois en vigueur des pensées et en intérêt du sujet à quelques tragédies de Corneille; mais pour la beauté du langage et pour la grâce des moindres détails, elles sont de véritables chefs-d'oeuvre. Quand Voltaire fut prié d'en faire un commentaire, semblable à celui qu'il avait publié sur Corneille, il répondit: „Il est tout fait; il n'y a qu'à mettre au bas de toutes les pages: Beau, pathétique, harmonieux, admirable, sublime!“

Corneille et Racine eurent de nombreux imitateurs, parmi lesquels nous ne nommerons que *Thomas Corneille*, frère de Pierre Corneille; dont deux pièces jouissent d'une certaine célébrité, quoiqu'elles soient bien inférieures à celles du frère aîné. Ce sont le *Comte d'Essex* et *Ariane*, qui eurent une grande vogue sur la scène. Voltaire dit à propos de ces deux pièces: „Thomas aurait eu une grande réputation, s'il n'avait point eu de frère.“

b. Comédie.

Jean Baptiste Poquelin de Molière naquit à Paris le 12 janvier en 1622. Son père était valet de chambre tapissier de la cour et fripier. Le jeune Molière fut aussi destiné à cette profession; mais il avait un esprit trop fort et trop expansif pour être à son aise dans l'étroite boutique paternelle. Le besoin qu'il éprouvait de s'élever au-dessus de son

état, le rendait mélancolique, et son grand-père maternel qui le prenait en pitié, le conduisait souvent aux représentations de l'hôtel de Bourgogne, pour le distraire. Le père voyait avec peine le goût que le jeune homme prenait pour le théâtre, et d'un ton de reproche il dit un jour au bon vieillard : „Avez-vous donc envie d'en faire un comédien?“ — Les craintes du tapissier ne tardèrent pas à se réaliser : le jeune Poquelin ne cacha bientôt plus le dégoût qu'il ressentait pour la profession de son père, et déclara qu'il désirait se livrer à l'étude des lettres. Le grand-père approuva son intention et persuada son gendre à le mettre au collège des jésuites. Poquelin y entra à l'âge de quatorze ans et fit des progrès si rapides, qu'il eut fini ses classes au bout de cinq ans. Cependant, le père étant devenu infirme, Molière fut obligé d'exercer sa charge pendant quelque temps et de partir pour Narbonne à la suite du roi Louis XIII. Il resta jusqu'à la fin de ses jours attaché à la maison du roi; mais les fonctions de son emploi n'occupèrent qu'une petite partie de son temps. De retour à Paris, Poquelin prit le nom de Molière et entra dans une troupe de comédiens, qui s'intitulait „l'illustre théâtre.“ Il voyagea avec elle pendant quelques années et fit représenter à Lyon, en 1653, *l'Etourdi*, la première de ses pièces. Il écrivit bientôt après *le Dépit amoureux* et les *Précieuses ridicules*. Les nombreux succès qu'il avait obtenus en province lui acquirent de la réputation à Paris, et sa troupe obtint la permission de s'y établir au Palais-Royal, et de prendre le nom de Comédiens de Monsieur. *) Le nouveau théâtre fit du bruit, et, à chaque nouvelle pièce, la vogue de Molière, qui était à la fois comédien et auteur, augmenta. Louis XIV aimait Molière qui, tout en se livrant à une profonde étude de son art et du cœur humain, ne dédaignait pas de composer des farces d'occasion et des impromptus pour les fêtes de Versailles. Le roi s'amusait à entendre Molière persiffler ses marquis et ses dames de la cour; il le prit sous sa protection contre le clergé qui se sentait piqué au vif par l'admirable satire du *Tartufe*. Molière qui ne cessait pas d'exercer son service de valet de chambre, se voyait quelquefois traité avec dédain par des personnes de la cour, qui se croyaient ses supérieurs. Louis XIV voyant avec peine les outrages que l'on faisait à l'un des plus grands génies de son siècle, l'invita un jour à s'asseoir à sa table et lui servit un bon morceau de son propre plat; puis il fit entrer toute sa cour et dit : „Me voilà occupé de faire manger Molière, que mes officiers ne trouvent pas d'assez bonne compagnie pour eux.“ — Molière était malheureux dans son intérieur; la conduite légère de sa femme lui causait de profonds chagrins qu'il cherchait en vain à dissiper en donnant les plus tendres soins à l'enfance du grand comédien Baron, son fils adoptif et son élève. Molière était d'un caractère doux et généreux; ses mœurs étaient pures, et l'on raconte de nombreux traits qui prouvent la grande bonté de son cœur. Cependant, il ne jouissait pas d'une grande considération en ville; on riait de ses pièces, mais on estimait peu la personne de l'auteur. — Molière se sacrifia à son art dans toute la force du terme : un jour qu'il était fort tourmenté par la toux qu'il avait depuis long-temps, il devait jouer le *Malade imaginaire*. Son ami Boileau l'avait instamment prié de se donner du repos, et sa femme et Baron cherchèrent à le retenir; mais il s'obstina de jouer et fit tant d'efforts pendant la représentation qu'il mourut quelques heures après la pièce finie. Ce fut le

*) Monsieur, employé absolument, se disait autrefois de l'aîné des frères du roi.

vendredi 17 février 1675. La veuve de Molière eut beaucoup de difficultés pour le faire enterrer: le clergé qui ne pouvait lui pardonner d'avoir fait le Tartufe, s'y refusa, et il fallut que le roi intervînt pour que la sépulture fût accordée.

Les pièces de Molière ont un mérite bien différent. Semblable à Corneille, il suivit d'abord la route tracée par les auteurs de son temps, avant de s'en frayer une nouvelle. Ses premières pièces sont imitées de l'Espagnol que était alors à la mode, et quoiqu'elles amusent le spectateur par la variété des incidents et par quelques scènes des plus comiques, l'on y chercherait en vain la peinture des moeurs et des caractères, qui distingue ses autres pièces. La petite comédie des *Précieuses Ridicules*, publiée en 1659, déclara une guerre ouverte au mauvais goût du siècle: elle couvrit de ridicule et tua à jamais ce langage affecté et ampoulé que Voiture et les romans de Scudéry avaient mis à la mode. Ce langage précieux qu'on appelait *phébus* avait été inventé par les beaux-esprits et par les dames de la cour: il était principalement cultivé par la fameuse société de l'*Hôtel de Rambouillet*, c'est-à-dire par des gens de lettres, des femmes de qualité et de grands personnages historiques, qui se réunissaient habituellement dans les salons de la marquise de Rambouillet. On y avait proscrit une foule d'expressions, d'ailleurs fort bonnes, mais regardées comme trop vulgaires, et on les avait remplacées par des tours ridicules et recherchés, tirés des romans de ce temps-la ou inventés par les gens à la mode. Molière, dans ses *Précieuses ridicules*, se moqua de ce phébus et des personnes qui le parlaient, avec tant de succès que sa pièce fut jouée quatre mois de suite. A l'une de ses nombreuses représentations, un vieillard cria du milieu du parterre: „Courage, Molière! voilà la bonne comédie.“ Et *Ménage*, sortant du théâtre avec Chapelain son collègue de l'Académie, lui dit: „Monsieur, nous admirions, vous et moi, toutes les sottises qui viennent d'être si finement et si justement critiquées.“ La Harpe qui rapporte cette anecdote, y ajoute la réflexion qui suit: Le mot de l'homme du parterre, dit-il, n'était que le suffrage de la raison; l'autre était le sacrifice de l'amour propre, et le plus grand triomphe de la vérité. *L'Ecole des Maris*, la première comédie régulière de moeurs, de caractère et d'intrigue, affermit pour jamais la réputation de Molière. *Le Misanthrope*, *l'Avare*, *George Dandin*, *le Tartufe* sont regardés comme les meilleures comédies de l'auteur. L'opinion de La Harpe sur ces pièces est résumée en ces mots qui donnent une juste idée de la grandeur de Molière: „L'éloge de Molière est dans les ouvrages des écrivains qui l'ont précédé et qui l'ont suivi, tant les uns et les autres sont loin de lui. Des hommes de beaucoup d'esprit et de talent ont travaillé après lui, sans pouvoir ni lui ressembler ni l'atteindre. Quelques-uns ont eu de la gaieté, d'autres ont su faire des vers; plusieurs même ont peint les moeurs. Mais la peinture de l'esprit humain a été l'art de Molière; c'est la carrière qu'il a ouverte et qu'il a fermée: il n'y a rien en ce genre, ni avant lui ni après. Molière est, de tous ceux qui ont jamais écrit, celui qui a le mieux observé l'homme, sans annoncer qu'il l'observait, et même il a plus l'air de le savoir par coeur que de l'avoir étudié. Quand on lit ses pièces avec réflexion, ce n'est pas de l'auteur qu'on est étonné, c'est de soi-même. Molière n'est jamais fin: il est profond; c'est-à-dire que, lorsqu'il a donné son coup de pinceau, il est impossible d'aller au-delà. Ses comédies, bien lues, pourraient suppléer à l'expérience, non pas parce qu'il a peint les ridicules, qui passent; mais parce qu'il a peint l'homme, qui ne change point. C'est une suite de traits dont aucun n'est

perdu : celui-ci est pour moi, celui-là est pour mon voisin.³ Et ce qui prouve le plaisir que procure une imitation parfaite, c'est que mon voisin et moi nous rions de très-bon coeur de nous voir ou sots, ou faibles, ou impertinents, et que nous serions furieux si l'on nous disait d'une autre façon la moitié de ce que nous dit Molière."

Parmi les imitateurs de Molière il faut citer *Quinault* et *Regnard*. Le premier écrivit des tragédies et des comédies assez médiocres, mais il s'est rendu célèbre par l'opéra *d'Armide*, son dernier ouvrage. Le second se fit un nom par la comédie du *Joueur*. Auparavant il avait publié une description de sa vie et de ses voyages, qui contient des faits et des aventures que l'imagination du plus fécond romancier ne saurait surpasser. Il parcourut une grande partie de l'Europe, depuis la Grèce jusqu'à la Laponie, fut fait prisonnier par des pirates et resta long-temps en captivité à Constantinople et en Algérie. Il avait été lui-même la victime de la passion du jeu, et les meilleures scènes de son *Joueur* sont des tableaux peints d'après la nature.

Poésie satirique et didactique.

En observant l'ordre indiqué par leur importance, nous placerons après les poètes dramatiques en premier lieu

Boileau Despréaux, né à Crosne près de Paris 1636. Il reçut une éducation soignée et étudia l'antiquité à fond, dans les collèges d'Harcourt et de Beauvais. A l'âge de 21 ans il entra dans l'ordre des avocats, mais il sentait une si grande répugnance pour le barreau, qu'il résolut de se vouer entièrement à la poésie et à l'étude des lettres. Il avait compris „que son astre en naissant l'avait formé poète.“ En effet, par la publication de sa première satire, en 1660, il prit son rang parmi les poètes de son temps, et par les nombreuses compositions qui suivirent, il obtint une influence sur la poésie française que ses oeuvres n'ont pas cessé d'exercer jusqu'à ce jour. Il fut le premier à reconnaître l'excellence des Provinciales de Pascal, dont nous parlerons bientôt, et il comprit aussitôt combien la poésie avait encore de progrès à faire, pour égaler une telle prose.

Dans son *Art poétique* dont nous avons déjà cité quelques passages, il fixa les règles de la versification, et il enseigna une loi que les poètes n'avaient que trop souvent négligée jusqu'alors, c'est-à-dire que la raison doit être consultée avant tout, et que la logique la grammaire doivent être sacrées pour le vers comme pour la prose. Il exige que les expressions et le caractère du style soient appliqués au sujet du poème, et que les pensées ne soient pas forcées ou mutilées pour l'amour du mètre et de la rime. Ses *Satires* qui sont des chefs-d'oeuvre de style et d'esprit, attaquent surtout les mauvais poètes du temps; ses *Epîtres* sont des dissertations en vers sur différents sujets, tels que les douceurs de la paix, le bonheur, la vie champêtre etc. etc. Le *Lutrin*, poème héroï-comique, que l'on a souvent comparé à la „Boucle de cheveux enlevée“ (The rape of the lock) de Pope, et au „Seau enlevé“ (La secchia rapita) de Tassoni, raconte dans un langage comiquement pathétique, l'importante histoire d'un lutrin ou pupitre de la Sainte-Chapelle de Paris. Ce lutrin était énorme et cachait la personne du chantre. Il fut enlevé par celui-ci au plus profond de la nuit; le trésorier du chapitre essaya de le faire remettre en place: il en résulta une querelle qui fait le sujet du poème. Les quatre pre-

miers chants sont écrits avec une verve admirable et montrent l'esprit satirique de l'auteur dans son plus bel éclat; les deux autres chants sont beaucoup plus faibles. Parmi les petites poésies de Boileau il y a de fort jolies *Epigrammes*; elles valent mieux que ses *Odes*. Ce qu'il a fait de mieux en prose, c'est la *Traduction du Traité du Sublime par Longin*.

Boileau n'était pas exempt de quelques défauts de l'époque, desquels nous avons parlé plus haut; mais il compte, néanmoins, parmi les plus grands poètes de son pays, et rendit à la langue française des services immenses. Louis XIV lui donna une pension de 2000 francs et l'honora de son estime jusqu'à sa mort qui eut lieu en 1711. Pour donner une idée du caractère de Boileau qui était bon et généreux, malgré son métier de censeur et de satirique, nous ajouterons le passage suivant de l'épître X où le poète se peint lui-même:

„Déposez hardiment qu'au fond cet homme horrible,
Ce censeur qu' ils ont peint si noir et si terrible,
Fut un esprit doux, simple, ami de l'équité,
Qui, cherchant dans ses vers la seule vérité,
Fit, sans être malin, ses plus grandes malices,
Et qu' enfin sa candeur seule a fait tous ses vices.
Dites que, harcelé par les plus vils rimeurs,
Jamais, blessant leurs vers, il n'effleura leur moeurs;
Libre dans ses discours, mais pourtant toujours sage,
Assez faible de corps, assez doux de visage,
Ni petit, ni trop grand, très peu voluptueux,
Ami de la vertu plutôt que vertueux.

Après Boileau nous ne ferons que citer les noms de deux poètes satiriques d'un rang inférieur, mais qui sont assez estimés en France: *Chaulieu* (1639—1720) dont les épîtres faisaient les délices de la bonne société, surtout de ces cercles où la fameuse Ninon de l'Enclos régnait; et *Paul Scarron* (1610—1660) qui se fit un nom par son *Enéide travestie*, premier ouvrage dans le genre parodique.

Jean La Fontaine, le grand fabuliste, né à Château-Thierry en 1621, reçut une éducation assez médiocre dans la maison de son père qui exerçait la charge de maître des Eaux-et-Forêts. Des instituteurs de campagne lui apprirent passablement bien le latin; mais il ne sut jamais le grec. On dit que la lecture d'une ode de Malherbe qui se fit en sa présence, réveilla dans lui le génie du poète. L'enthousiasme qu'il prit aussitôt pour Malherbe dont il apprenait les odes par coeur, pour les réciter dans les bois et pour les déclamer en société, reçut un contre-poids salutaire par la lecture de Rabelais et de Marot, et plus encore par l'étude d'Horace et de Virgile. Outre l'antiquité, La Fontaine étudia beaucoup la littérature italienne; l'Arioste et Boccace devinrent ses auteurs favoris et lui servirent de modèles dans ses contes. En 1660, il quitta la charge de maître des Eaux-et-Forêts que son père lui avait imposée, et alla s'établir à Paris. Il n'y manqua pas d'illustres protecteurs, tels que Fouquet, Henriette d'Angleterre, les princes de Condé et de Conti, et surtout Madame de la Sablière qui le reçut chez elle et se chargea de pourvoir à

tous ses besoins. Il passa vingt ans dans sa maison et composa pour elle les plus beaux de ses ouvrages. Candidat pour une place vacante à l'Académie, il l'emporta sur Boileau qui s'était aussi mis sur les rangs et qui, du reste, fut élu bientôt après lui. Louis XIV approuva fort le choix de l'Académie, tout en faisant remarquer que La Fontaine „avait promis d'être sage.“ La Fontaine était intimement lié avec tous ses contemporains célèbres, tels que Racine, Boileau, Fénelon, Molière; son caractère doux et aimable le rendit l'ami de tout le monde; ses goûts simples et son naturel ingénu le préservèrent de toute influence mauvaise que le commerce des grands et de la cour exerça sur d'autres esprits. Il mourut en 1695. Il avait ainsi composé son épitaphe :

„Jean s'en alla comme il était venu:
Mangeant son fonds après son revenu,
Et crut les biens chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien sut le dépenser:
Deux parts en fit, dont il voulait passer
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.“

Bien s'en faut, pourtant, qu'il ait été paresseux, puisque la postérité ne s'est pas encore lassée d'admirer les chefs-d'oeuvre qu'il lui a donnés. Quoique toujours imitateur des anciens dont il a emprunté les sujets de ses fables, La Fontaine eut, cependant, un tel caractère d'originalité qu'il fut généralement appelé le créateur de la Fable. En traitant les mêmes sujets que Phèdre, Esope et d'autres avaient traités avant lui, il sut y ajouter tant de traits nouveaux et charmants que ses modèles se trouvent infiniment surpassés. Tout le monde connaît les *Fables* de La Fontaine; autant les enfants s'amuse à les apprendre et à les réciter, autant les hommes y trouvent un trésor de leçons et d'exemples. J. J. Rousseau, dans son *Emile*, a beau dire qu'un enfant ne comprendra jamais une fable de La Fontaine, et que leur lecture le porterait plutôt au vice qu'à la vertu. Il est vrai que ce serait un „sot de maître“ que celui qui voudrait enseigner la morale par le seul moyen des fables; mais il n'en est pas moins vrai que les fables de La Fontaine, par leur naïveté puérile et par leur tournure gracieuse, feront toujours une lecture favorite des enfants. Peu importe, d'ailleurs, s'ils en comprennent toutes les beautés, ou qu'ils saisissent toutes les leçons qu'elles sont censé leur donner. „Le plus original de nos écrivains, dit La Harpe, en est aussi le plus naturel. Il ne compose pas, il converse, il raconte, il est persuadé, il a vu; c'est toujours un ami qui s'épanche, qui se trahit; il a toujours l'air de vous dire son secret, et d'avoir besoin de vous le dire. Il se plie à tous les tons, et il n'en est aucun qui ne semble être parfaitement le sien: La Fontaine charme toujours, et n'étonne jamais; chez lui le sublime sort de source comme le familier.“ — Les *Contes en vers*, imités des nouvelles de Boccace et de l'Arioste, se distinguent par un grand talent de la narration, mais ils sont inférieurs en mérite, surtout à cause d'une diction moins pure, et d'une aisance qui tient parfois de l'indécence.

Poésie lyrique.

Jean-Baptiste Rousseau (1671—1741) appartient au dix-septième siècle, autant par la date que par l'esprit et le langage de ses oeuvres. Fils de cordonnier, il fut cependant envoyé au collège des Jésuites, parce qu'il montrait des dispositions heureuses pour les études. Il essaya d'abord la carrière du poète dramatique, mais il n'y obtint point de succès: la chute de sa comédie du *Flatteur* donna naissance à quelques couplets satiriques qui attirèrent sur lui un arrêt de bannissement. Il se retira en Suisse auprès du comte Du Luc son protecteur qu'il suivit plus tard à Vienne. Rousseau composa des *Odes*, des *Psaumes*, des *Cantates*, des *Epîtres*, des *Epigrammes*. Boileau fut son maître et son modèle; Rousseau perdit son originalité en l'imitant. Ses vers sont bien tournés et remarquables par leur élégance; mais ils manquent de sensibilité et d'esprit. On peut admirer ses odes pour leur harmonie et leur pompe, mais on regrettera, en les lisant, l'abandon de La Fontaine, le génie de Corneille, le charme de Racine. Piron fit pour Rousseau l'épigramme suivante:

Ci-gît l'illustre et malheureux Rousseau :
Le Brabant fut sa tombe et Paris son berceau.
Voici l'abrégé de sa vie,
Qui fut trop longue de moitié :
Il fut trente ans digne d'envie,
Et trente ans digne de pitié.

La *poésie pastorale* ou bucolique fut cultivée par *Segrais*, *Madame Deshoulières*, *Fontenelle*, *Chaulieu*. Ce sont des noms trop connus pour qu'il soit permis de les passer sous silence; mais toutes ces églogues et toutes ces idylles modernes sont trop inférieures à celles de Virgile, d'Anacréon et d'autres anciens auteurs, pour mériter en ce précis un examen plus détaillé.

Prose.

Lettres et Descriptions.

Jean-Louis Balzac (1594—1654) fut le réformateur de la prose, comme Malherbe l'avait été de la poésie. Il commença par des *Lettres* qui causèrent une si grande admiration, dit Boileau, qu'on ne parlait pas de lui simplement comme du plus éloquent homme de son siècle, mais comme du seul éloquent. Ses écrits philosophiques qui défendent avec grand zèle le principe de l'absolutisme et les doctrines du catholicisme le plus orthodoxe, furent trop admirés par les contemporains, et peut-être trop dédaignés après la mort de l'auteur.

Voiture (1598—1648) contribua presque autant que Balzac à fixer la langue française et à lui donner de l'élégance et du nombre. Il fut un des premiers membres de l'Académie qui lui fit l'honneur de porter son deuil. Ses *Lettres* ne sont connues aujourd'hui que par les littérateurs.

Jean de La Bruyère (1644—1696). Il ne nous reste que peu de détails sur la vie de cet auteur célèbre; on sait seulement qu'il eut une place de trésorier à Caen, et qu'il fut plus tard chargé d'enseigner l'histoire au Duc de Bourgogne, sous la direction de Bossuet. Ses *Caractères*, imités de Théophraste, surpassent de beaucoup leur ancien modèle. Quoique fondés sur les observations que l'auteur faisait dans les réunions de la cour et des hommes illustres de son temps, qui en fournissaient les originaux, ces portraits admirables appartiennent à tous les siècles. Qu'on lise l'Homme distrait, le Parvenu, l'Homme universel, le Fleuriste etc., et l'on y reconnaîtra des personnes de sa connaissance. Ajoutons à cela, que le style de La Bruyère est brillant et plein de mouvement.

François duc de La Rochefoucauld (1612—1680) possédait de grands avantages naturels et joua un rôle remarquable dans les intrigues de la Fronde. Ses *Maximes* sont écrites avec élégance, et la lecture en est dangereuse, parce que les principes les plus pervers s'y cachent sous l'enveloppe la plus séduisante. Sa morale est basée sur l'axiome suivant: L'amour propre est le mobile de toutes nos actions. On s'imaginera facilement, quelles conclusions on peut tirer d'un principe semblable, et dans quel triste jour l'auteur nous montre la société de son temps.

Madame de Sévigné (1627—1696). Veuve dès l'âge de vingt-quatre ans, elle fut une des personnes les plus recherchées dans la capitale; mais elle refusa de se remarier, pour donner tout son temps à l'éducation de sa fille et au soin de rétablir sa fortune. Elle était entourée d'adorations et exposée à toutes les séductions de la cour: néanmoins elle conserva la pureté de son âme, et ses *Lettres* sont un livre unique qui compte parmi les ornements de la littérature française. On y trouve des détails précieux sur la vie intime des grands hommes du grand siècle, et le style en est si élégant que l'on ne saurait assez en recommander la lecture.

Eloquence de la chair et du barreau.

Jacques-Benigne Bossuet, (1627—1704) occupe, sans contredit, la première place parmi les orateurs du dix-septième siècle. Avant lui, il y eut bien quelques prédicateurs dont les sermons firent assez de bruit pour être imprimés et pour être lus par les contemporains; mais on ne peut guère les compter parmi les écrivains français. Bossuet naquit à Dijon en 1627 et montra dès son enfance les dispositions les plus heureuses; à seize ans il soutint sa première thèse qui le fit passer pour un prodige. Le grand Condé fut témoin d'un succès éclatant que le jeune orateur obtint à l'Hôtel de Rambouillet*), et il fut bientôt lié avec lui d'une amitié sincère qui ne finit qu'avec leur vie. Plus tard, Louis XIV le nomma évêque de Condom et le chargea, en 1671, de l'éducation du Dauphin, pour lequel il composa son *Discours sur l'histoire universelle*, ouvrage admirable dont nous parlerons plus loin. Comme orateur, Bossuet acquit la plus grande célébrité par ses *Oraisons funèbres*, surtout par celle de la reine d'Angleterre, femme de Charles I^{er}. Cette reine infortunée, fille de Henri IV et de Marie de Médicis, retourna à Paris où elle fut tellement négligée pendant les troubles de la Fronde, qu'un jour, dit le Cardinal de Retz, on la fit manquer de feu dans son appartement au Louvre. Elle mourut en 1669. Pour donner à nos élèves une idée d'un des principaux

*) Voyez page 11.

genres de la prose française pendant le siècle de Louis XIV, nous allons citer l'Exorde de cette oraison funèbre :

„Celui qui règne dans les cieus, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse; soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui: car, en leur donnant sa puissance, il leur commande d'en user, comme il fait lui-même, pour le bien du monde; et il leur fait voir, en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que, pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes, non seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples. „Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram.“

Chrétiens, que la mémoire d'une grande reine, fille, femme, mère de rois si puissants, et souveraine de trois royaumes, appelle de tous côtés à cette triste cérémonie, ce discours vous fera paraître un de ces exemples redoutables, qui étalent aux yeux du monde sa vanité tout entière. Vous verrez dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines: la félicité sans bornes, aussi bien que les misères: une longue et paisible jouissance d'une des plus nobles couronnes de l'univers; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulées sur une tête, qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune; la bonne cause d'abord suivie de bons succès, et depuis des retours soudains, des changements innouïs; la rébellion, longtemps retenue, à la fin tout-à-fait mattresse; nul frein à la licence; les lois abolies, la majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus; l'usurpation et la tyrannie sous le nom de liberté; une reine fugitive qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes, et à qui sa propre patrie n'est qu'un triste lieu d'exil; neuf voyages sur mer, entrepris par une princesse, malgré les tempêtes; l'océan étonné de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers, et pour des causes si différentes; un trône indignement renversé et miraculeusement rétabli. Voilà les enseignements que Dieu donne aux rois: ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs. Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes. Le coeur d'une si grande reine, autrefois élevé par une si longue suite de prospérités, et puis plongé tout-à-coup dans un abîme d'amertume, parlera assez haut; et s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux princes sur des événements si étranges, un roi me prête ses paroles pour leur dire: „Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram. Entendez, ô grands de la terre: instruisez-vous, arbitres du monde!“

Les oraisons funèbres de *Madame*, fille aînée du roi, du *Grand Condé* et plusieurs autres mettent Bossuet au-dessus de tous les autres orateurs de son siècle. En 1661, ayant achevé l'éducation du Dauphin, Bossuet reçut du roi l'évêché de Meaux et consacra le reste de sa vie aux études et aux devoirs de son saint ministère. Il mourut en 1704.

Bourdaloue (1602—1704) membre de la société de Jésus, fut, selon Voltaire, le premier qui fit entendre dans la chaire „une raison toujours éloquente.“ Ses *Sermons* eurent tant de succès que Mme. de Sévigné écrivit à sa fille qu'elle n'avait jamais rien entendu

de plus beau et de plus noble; mais, malgré une grande profondeur, ils n'atteignent pas l'élevation et l'éloquence de ceux de Bossuet.

Esprit Fléchier (1632 — 1710) eut une grande renommée par ses *Sermons* et ses *Oraisons funèbres*, qui le cèdent cependant à celles de Bossuet. Il était évêque de Nîmes et fit tout ce qu'il put pour adoucir les ordres fanatiques et impitoyables qui résultèrent de la révocation de l'édit de Nantes, en 1685. Il se signala par le noble courage avec lequel il protégea les malheureux protestants.

Jean-Baptiste Massillon (1663—1752) est aussi grand dans les *Sermons* que Bossuet l'est dans les oraisons funèbres. Né à Hières en Provence, il fut élevé au collège de l'Oratoire et sentit bientôt sa vocation pour la chaire. Sa réputation le fit appeler à Paris, où il prêcha le carême devant Bourdaloue qui s'avoua surpassé par le nouveau talent. Ses sermons firent beaucoup d'impression par leur simplicité et par leur langage vraiment évangélique. On raconte plusieurs anecdotes pour montrer le grand pouvoir qu'ils exercèrent sur les esprits. Nous ne rapporterons qu'un mot de Louis XIV à ce sujet. Quand Massillon eut prêché devant lui son premier *Avent* à Versailles, le roi lui dit: „Mon père, j'ai entendu de grands orateurs dans ma chapelle; j'en ai été fort content. Pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été très-mécontent de moi-même.“ Saurait-on mieux faire l'éloge d'un prédicateur? Tissot, en le comparant à Bourdaloue, dit: Bourdaloue était né pour convaincre et terrasser, Massillon pour toucher et persuader. — Resté seul des orateurs du grand siècle, il fut chargé, en 1715, de prononcer l'oraison funèbre pour Louis XIV. Il avait pris pour texte ces paroles de Salomon: „Voici que je suis devenu grand.“ Après avoir lentement prononcé ces paroles, il se recueillit et garda un long silence, puis il promena ses regards sur l'assemblée en deuil et s'écria enfin d'un ton pénétré et solennel: „Dieu seul est grand, mes frères!“ Quel mot admirable pour commencer un discours qui devait être l'expression des derniers hommages rendus par la France à Louis XIV! —

Le plus bel ouvrage de Massillon est son *Petit Carême*, recueil de dix sermons composés pour le jeune roi Louis XV. Voltaire regardait ce livre comme le meilleur modèle de l'éloquence en prose, et l'avait toujours sur son pupitre. Il y traite surtout des vertus des rois, et des vices auxquels les hommes en pouvoir sont souvent sujets. Pour inspirer au jeune roi une horreur profonde pour la guerre, il lui fait le tableau suivant du roi conquérant: „Sa gloire sera toujours souillée de sang. Quelque insensé chantera peut-être ses victoires, mais les provinces, les campagnes, les villes en pleureront. On lui dressera des monuments superbes pour immortaliser ses conquêtes, mais les cendres encore fumantes de tant de villes autrefois florissantes, mais la désolation de tant de campagnes dépouillées de leur ancienne beauté, mais les ruines de tant de murs sous lesquels des citoyens paisibles ont été ensevelis, seront des monuments lugubres qui immortaliseront sa vanité et sa folie. Il aura passé comme un torrent pour ravager la terre, et non comme un fleuve majestueux pour y porter la joie et l'abondance. Son nom sera inscrit dans les annales de la postérité parmi les conquérants, mais il ne le sera pas parmi les bons rois; et l'on ne rappellera l'histoire de son règne que pour rappeler le souvenir des maux qu'il a faits aux hommes. Ainsi son orgueil, dit l'Esprit de Dieu, sera monté jusqu'au ciel, sa tête aura touché dans les nues, ses succès auront égalé ses désirs, et tout cet amas de

gloire ne sera plus à la fin qu'un monceau de boue qui ne laissera après lui que l'opprobre et l'infection." Voici un autre passage qui montre la hardiesse avec laquelle Massillon aborde les questions les plus difficiles : „Sire, c'est le choix de la nation qui mit d'abord le sceptre entre les mains de vos ancêtres : c'est elle qui les éleva sur le bouclier militaire et les proclama souverains. Le royaume devint ensuite l'héritage de leurs successeurs ; mais ils le durent originairement au consentement libre des sujets. Leur naissance seule les mit ensuite en possession du trône ; mais ce furent des suffrages publics qui attachèrent d'abord ce droit et cette prérogative à leur naissance. En un mot, comme la première source de leur autorité vient de nous, les rois n'en doivent faire usage que pour nous.... Ce n'est donc pas le souverain, c'est la loi, sire, qui doit régner sur les peuples ; vous n'en êtes que le ministre et le premier dépositaire ; c'est elle qui doit régler l'usage de l'autorité, c'est par elle que l'autorité n'est plus un joug pour les sujets, mais une règle qui les conduit, un secours qui les protège, une vigilance paternelle qui ne s'assure leur soumission que parce qu'elle s'assure leur tendresse. Les hommes croient être libres quand ils ne sont gouvernés que par les lois : leur soumission fait alors tout leur bonheur, parce qu'elle fait toute leur tranquillité et toute leur confiance. Les passions, les volontés injustes, les désirs excessifs et ambitieux que les princes mêlent à l'autorité, loin de l'étendre l'affaiblissent ; ils deviennent moins puissants dès qu'ils veulent l'être plus que les lois ; ils perdent en croyant gagner : tout ce qui rend l'autorité injuste et odieuse l'énerve et la diminue.“ — Un pareil langage est vraiment sublime quand il s'adresse à un roi absolu et qui venait de succéder à Louis XIV. — Le *Grand Carême* et *l'Avent* sont fort beaux, mais ils rangent au-dessous du Petit Carême. Massillon fut évêque de Clermont, et membre de l'Académie.

Jacques Saurin, (1677—1730) le Bossuet de la chaire protestante, quitta la France avec son père lors de la funeste révocation de l'édit de Nantes. Il fut plus tard appelé à La Haye où il exerça pendant vingt-cinq ans le ministère de pasteur protestant. Ennemi implacable de Louis XIV, il prêcha souvent contre le despotisme et l'avarice du roi. Voici le portrait qu'il en trace dans son sermon sur les malheurs de l'Europe : „En général, vous connaissez Pilate. C'était un de ces hommes que Dieu, par les secrets profonds de sa providence, laisse parvenir aux postes les plus éminents, pour en faire les exécuteurs de ses desseins, lorsqu'ils ne pensent qu'à assouvir leurs passions propres. C'était un homme que beaucoup de cruauté, jointe à une extrême avarice, porta aux plus grands excès, rendit très-propre à être une verge en la main de Dieu ; et qui, selon les mouvements divers dont il fut agité, persécuta tantôt les juifs pour plaire aux païens, tantôt les chrétiens pour plaire aux juifs ; immola le consommateur de notre foi, après avoir troublé la synagogue, et fut ainsi le tyran de l'une et l'autre églises.“

L'éloquence du barreau ne compte que deux auteurs remarquables dans le siècle de Louis XIV : **Olivier Patru** († 1681) ami de Lafontaine et de Boileau, et membre de l'Académie ; et **Pelisson** († 1693), célèbre par son plaidoyer en faveur de Fouquet. Tous les deux remportèrent de nombreux succès au barreau, et Voltaire compare le dernier à Cicéron.

Histoire.

Sous le règne de Louis XIV dont la gloire exaltait tous les esprits, l'histoire devait être une partie faible, parce que les auteurs manquaient de cette indépendance et de cette franchise, qui font seules le véritable historien.

Bossuet dont nous avons déjà parlé comme orateur, se distingua aussi comme historien. Son *Discours sur l'histoire universelle* est un ouvrage justement admiré par les Français. C'est un modèle de style et de composition; mais celui qui voudrait y apprendre l'histoire, prendrait une peine inutile. Les grands événements de tous les siècles et de toutes les nations y sont représentés dans un enchaînement qui a pour idée fondamentale le développement du Christianisme et la gloire de l'église catholique. Le plus grand admirateur de ce livre est peut-être Chateaubriand qui en parle dans les termes suivants: „C'est dans le discours sur l'histoire universelle que l'on peut admirer l'influence du génie du Christianisme sur le génie de l'histoire. Politique comme Thucydide, moral comme Xénophon, éloquent comme Tite-Live, aussi profond et aussi grand peintre que Tacite, l'évêque de Meaux a, de plus, une parole grave et un tour sublime dont on ne trouve ailleurs aucun exemple, hors dans l'admirable début du livre des Macchabées. Bossuet est plus qu'un historien; c'est un père de l'Eglise, c'est un prêtre inspiré, qui souvent a le rayon de feu sur le front, comme le législateur des Hébreux. Quelle revue il fait de la terre! il est en mille lieux à la fois: patriarche sous le palmier de Tophel, ministre à la cour de Babylone, prêtre à Memphis, législateur à Sparte, citoyen à Athènes et à Rome, il change de temps et de place à son gré; il passe avec la rapidité et la majesté des siècles. La verge de la loi à la main, avec une autorité incroyable, il chasse péle-mêle devant lui et juifs et gentils au tombeau; il vient enfin lui-même à la suite du convoi de tant de générations; et, marchant appuyé sur Isaïe et sur Jérémie, il élève ses lamentations prophétiques à travers la poudre et les débris du genre humain.“

François Eudes de Mézeray, (1610—1683), auteur d'une *Histoire de France*, d'un *Abrégé de l'histoire de France*, qui vaut beaucoup mieux que son grand livre, et d'un *Traité sur l'origine des Français*, qui contient de fort bonnes choses. Mézeray eut le grand mérite de ne pas être flatteur, mais il manque d'érudition et écrivit avec trop de négligence. Il avait la place d'historiographe du roi, mais il la perdit pour avoir offensé Colbert en critiquant l'impôt de la gabelle. Le ministre lui retira sa pension de 4000 francs et lui fit dire de la part de Louis XIV, „que le roi ne prétendait pas que ses historiographes se donnassent la licence de réfléchir sans nécessité sur la conduite de ses ancêtres, et sur une politique établie depuis long-temps, et confirmée par les suffrages de toute la nation.“

Péréfixe, mort en 1670, archevêque de Paris et membre de l'Académie, écrivit une *Vie de Henri IV*, panégyrique le plus louangeur qui ait jamais été fait sur aucun roi. L'auteur se distingua par la pureté de ses moeurs et par l'esprit conciliant qu'il montra pendant les troubles de l'époque.

Saint-Réal, **Fleury**, **Vertot** écrivirent des ouvrages assez estimés sur différentes parties de l'histoire ancienne et de l'histoire moderne. Cependant, leur style est peu remarquable et les historiens du siècle suivant et surtout ceux de nos jours les ont

complètement effacés: ainsi, nous nous abstenons de faire l'énumération de leurs ouvrages.

Parmi les nombreux *Mémoires* du dix-septième siècle nous distinguerons ceux du *Cardinal de Retz* et ceux du *Duc de la Rochefoucauld*.

Jean François Paul de Gondi, Cardinal de Retz (1614 — 1679) est connu dans l'histoire comme ayant été l'un des chefs de la Fronde. Ses *Mémoires* sont un livre précieux pour faire connaître les intriuges et les ruses de cette célèbre faction, le style en est rapide et original, mais quelquefois incorrect et obscur. Du reste, c'est le meilleur exemple, que l'on puisse trouver pour montrer la vérité de l'ancien adage qui dit que „Le style c'est l'homme“; et Voltaire a raison de rappeler à propos de ces mémoires ce qu'on a souvent répété des Commentaires de César: „Eodem animo scripsit quo bellavit.“

Le Duc de La Rochefoucauld dont nous avons parlé plus haut, publia aussi des *Mémoires* qui sont mieux écrits que ceux du Cardinal de Retz, mais dont il faut se défier encore davantage; tant ils sont remplis de cet esprit de faction qui est l'ennemi de toute vérité historique.

Philosophie et Morale.

La philosophie du dix-septième siècle qui servit de base à toute philosophie moderne, fut toute religieuse; elle ne chercha point à ébranler les saintes vérités du christianisme, et se tint toujours éloignée de ce caractère frivole et athée qui prévalut dans le siècle suivant.

Réné Descartes naquit à La Haye en Touraine, en 1596. Elevé au collège des Jésuites de La Flèche, il reconnut de bonne heure, combien les principes de la philosophie qu'on enseignait alors manquaient de fondement, et il résolut, en sortant des classes, d'en changer et d'en perfectionner les vaines théories. Étant de famille noble et assez riche pour vivre dans l'indépendance, il se mit à voyager et parcourut une grande partie de l'Europe, d'abord comme volontaire dans les troupes de la Hollande et du duc de Bavière, puis comme simple particulier. Il s'établit enfin en Hollande où il publia les ouvrages, par lesquels il devint le fondateur de la „philosophie Cartésienne“. Persécuté pour les nouveaux principes qu'il avait établis, et accusé d'athéisme par les prêtres catholiques, il chercha un refuge en Suède chez la reine Christine. Il n'y put pas supporter les rigueurs du climat et mourut d'une fluxion de poitrine, en 1650. — Ses nombreux ouvrages traitent de différentes parties des mathématiques et de la philosophie; il y en a deux qui sont les plus estimés, le *Discours sur la Méthode pour bien conduire la raison et chercher la vérité dans les sciences* (1637) et les *Principes de philosophie*.

Nous ne saurions donner à nos élèves une idée du système de Descartes qui fut basé sur cette proposition: „Je pense, donc je suis“: mais nous citerons un petit passage du commencement de sa *Méthode* où il parle ainsi: „Quand l'âge me permit de sortir de la sujétion de mes précepteurs, je quittai entièrement l'étude des lettres; et me résolvant à ne chercher plus d'autre science que celle qui se pourrait trouver en moi-même ou bien dans le grand livre du monde, j'employai le reste de ma jeunesse à voyager, à voir des cours et des armées, à fréquenter des gens de diverses humeurs et conditions, à recueillir diverses expériences, à m'éprouver moi-même dans les rencontres que la fortune me pro-

posait, et partout à faire telle réflexion sur les choses qui se présentaient, que j'en pusse tirer quelque profit. Car il me semblait que je pourrais rencontrer beaucoup plus de vérité dans les raisonnements que chacun fait touchant les affaires qui lui importent, et dont l'évènement doit le punir bientôt après, s'il a mal jugé, que dans ceux que fait un homme de lettres dans son cabinet, touchant des spéculations qui ne produisent aucun effet, et qui ne lui sont d'autre conséquence, sinon que peut-être il en tirera d'autant plus de vanité, qu'elles seront plus éloignées du sens commun, à cause qu'il aura dû employer d'autant plus d'esprit et d'artifice à tâcher de les rendre vraisemblables. Et j'avais toujours un extrême désir d'apprendre à distinguer le vrai d'avec le faux, pour voir clair en mes actions, et marcher avec assurance en cette vie . . . Je me formais une morale par provision qui ne consistait qu'en trois ou quatre maximes, dont je veux bien vous faire part. La première était d'obéir aux lois et aux coutumes de mon pays, retenant constamment la religion en laquelle Dieu m'a fait la grâce d'être instruit dès mon enfance, et me gouvernant en toute autre chose suivant les opinions les plus modérées, et les plus éloignées de l'excès, qui fussent communément reçues en pratique par les mieux censés de ceux avec lesquels j'aurais à vivre . . . Ma seconde maxime était d'être le plus ferme et le plus résolu en mes actions que je pourrais, et de ne suivre pas moins constamment les opinions les plus douteuses, lorsque je m'y serais une fois déterminé, que si elles eussent été très-assurées. Imitant en ceci les voyageurs qui, se trouvant égarés en quelque forêt, ne doivent pas errer en tournoyant tantôt d'un côté tantôt d'un autre, ni encore moins s'arrêter en une place, mais marcher toujours le plus droit qu'ils peuvent vers un même côté, et ne le changer point pour de faibles raisons, encore que ce n'ait peut-être été que le hasard seul qui les ait déterminés à le choisir: car, par ce moyen, s'ils ne vont justement où ils désirent, ils arriveront au moins à la fin quelque part, où vraisemblablement ils seront mieux que dans le milieu d'une forêt . . . Ma troisième maxime était de tâcher toujours plutôt à me vaincre que la fortune, et à changer mes désirs que l'ordre du monde: et généralement de m'accoutumer à croire qu'il n'y a rien qui soit entièrement en notre pouvoir que nos pensées; en sorte qu'après que nous avons fait notre mieux touchant les choses qui nous sont extérieures, tout ce qui nous manque de réussir est, au regard de nous, absolument impossible. Et ceci seul me semblait être suffisant pour m'empêcher de rien désirer à l'avenir que je n'acquiesce, et ainsi pour me rendre content: car, notre volonté ne se portant naturellement à désirer que les choses que notre entendement lui représente en quelque façon comme possibles, il est certain que si nous considérons tous les biens qui sont hors de nous comme également éloignés de notre pouvoir, nous n'aurons pas plus de regret de manquer de ceux qui semblent être dus à notre naissance, lorsque nous en serons privés sans notre faute, que nous avons de ne posséder pas les royaumes de Chine ou de Mexique; et que faisant, comme on dit, de nécessité vertu, nous ne désirerons pas davantage d'être sains étant malades, ou d'être libres étant en prison, que nous faisons maintenant d'avoir des corps d'une matière aussi peu corruptible que les diamants, ou des ailes pour voler comme les oiseaux."

Nicolas Malebranche (1638—1715) fut le plus remarquable d'entre les disciples de Descartes. Son livre, intitulé *Recherche de la vérité*, est écrit avec un pieux enthousiasme; le style en est regardé comme le meilleur modèle de celui qui convient aux recherches

métaphysiques; mais le système qu'il y établit est rempli d'illusions. Il chercha à le rendre plus populaire par ses *Conversations chrétiennes* dont il envoya un exemplaire à Bossuet qui écrivit dessus: Pulchra, nova, falsa (idées belles, nouvelles, fausses).

Blaise Pascal, né en 1623, montra dès son enfance beaucoup de dispositions pour l'étude des mathématiques, et quoique son père lui défendit de s'en occuper, il avait à l'âge de douze ans déjà appris la géométrie secrètement. Son père le surprit un jour traçant des figures d'après Euclide, et trouvant par la seule force de son génie les problèmes les plus difficiles; il reconnut enfin la vocation de son fils et ne chercha plus à réprimer son ardeur pour l'étude des sciences. Le prodigieux enfant composa, à l'âge de seize ans, le plus savant traité des sections coniques qui fût encore. Voici comment Chateaubriand nous raconte les prodiges de la vie de Pascal: „Il y avait un homme qui, à douze ans, avec des barres et des ronds, avait créé les mathématiques; qui, à seize, avait fait le plus savant traité des coniques qu'on eût vu depuis l'antiquité; qui, à dix-neuf, réduisit en machine une science qui existe tout entière dans l'entendement (la *machine arithmétique*); qui, à vingt-trois, démontra les phénomènes de la pesanteur de l'air (*Traité de la pesanteur de la masse de l'air*), et détruisit une des grandes erreurs de l'ancienne physique; qui, à cet âge où les autres hommes commencent à peine de naître, ayant achevé de parcourir le cercle des sciences humaines, s'aperçut de leur néant, et tourna toutes ses pensées vers la religion; qui, depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée dans sa trente-neuvième année, toujours infirme et souffrant, fixa la langue qu'ont parlée Bossuet et Racine, donna le modèle de la plus parfaite plaisanterie comme du raisonnement le plus fort (*Provinciales*); enfin qui, dans le court intervalle de ses maux, résolut, en se privant de tous les secours, un des plus hauts problèmes de géométrie, et jeta au hasard sur le papier des pensées qui tiennent autant de Dieu que de l'homme. Cet effrayant génie se nommait Blaise Pascal.“

Les *Lettres provinciales* qui n'ont été surpassées par aucun autre ouvrage polémique, attaquent les principes erronés des Jésuites sur la morale avec une logique et une éloquence qui ouvrirent les yeux à tout le monde, et que les défenseurs de la société de Jésus cherchèrent vainement à combattre. Les *Pensées* sont un recueil d'observations et d'idées détachées, presque toutes remplies de vérité et énoncées avec une force inimitable. Elles furent conçues dans les intervalles de la dernière maladie de l'auteur qui mourut en 1662, n'étant âgé que de trente-neuf ans.

Nos élèves trouveront dans leur Chrestomathie des morceaux assez étendus, choisis dans les *Provinciales*; nous citerons ici quelques unes des *Pensées*: „L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature: mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. Ainsi toute notre dignité consiste dans la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée. Travaillons donc à bien penser: voilà le principe de la morale. — Rien n'est plus capable de nous faire entrer dans la connaissance de la misère des hommes, que de considérer la cause véritable de l'agitation perpétuelle dans laquelle ils passent leur vie. L'âme est jetée dans le corps pour y faire un séjour de peu de durée.

Elle sait que ce n'est qu'un passage à un voyage éternel, et qu'elle n'a que le peu de temps que dure la vie pour s'y préparer. Les nécessités de la nature lui en ravissent une très-grande partie. Il ne lui en reste que très-peu dont elle puisse disposer. Mais ce peu qui lui reste l'incommode si fort et l'embarrasse si étrangement, qu'elle ne songe qu'à le perdre. Ce lui est une peine insupportable d'être obligée de vivre avec soi, et de penser à soi. Ainsi tout son soin est de s'oublier soi-même, et de laisser couler ce temps si court et si précieux sans réflexion, en s'occupant des choses qui l'empêchent d'y penser. C'est l'origine de toutes les occupations tumultueuses des hommes, et de tout ce qu'on appelle divertissement ou passe-temps, dans lesquels on n'a, en effet, pour but que d'y laisser passer le temps sans le sentir, ou plutôt sans se sentir soi-même, et d'éviter, en perdant cette partie de la vie, l'amertume et le dégoût intérieur qui accompagneraient nécessairement l'attention que l'on ferait sur soi-même durant ce temps-là. L'âme ne trouve rien en elle qui la contente; elle n'y voit rien qui ne l'afflige, quand elle y pense. C'est ce qui la contraint de se répandre au dehors, et de chercher dans l'application aux choses extérieures à perdre le souvenir de son état véritable. Sa joie consiste dans cet oubli; et il suffit, pour la rendre misérable, de l'obliger de se voir et d'être avec soi. — On n'apprend pas aux hommes à être honnêtes gens, et on leur apprend tout le reste; et cependant ils ne se piquent de savoir que la seule chose qu'ils n'apprennent point.

Fénelon (François de Salignac de Lamoignon) naquit au château de Fénelon en Périgord, le 6 avril 1651. Elevé avec soin par un père âgé dont il faisait toute la joie, il acquit de fort bonne heure une connaissance approfondie des langues latine et grecque, et se familiarisa complètement avec l'histoire et les institutions de l'antiquité. Il fut appelé à Paris par son oncle, le Marquis de Fénelon, et devint l'ami de Bossuet qui dirigea désormais ses études et qui lui inspira son ouvrage intitulé: *Du ministère des Pasteurs*. Auparavant il avait déjà publié son *Traité de l'Education des filles*. Ces deux ouvrages commencèrent sa réputation, et Bossuet engagea Louis XIV à charger Fénelon des missions du Poitou après la révocation de l'édit de Nantes. Fénelon dont l'âme ne respirait que la douceur et la sainteté, écarta les armes pour y substituer la persuasion et l'exemple de ses vertus. Nous n'avons pas besoin de dire qu'il réussit mieux que les dragons du roi à rétablir le calme et l'ordre parmi une malheureuse population. De retour à Paris, il fut nommé gouverneur du duc de Bourgogne, héritier présomptif de la couronne. Louis XIV n'aimait pas Fénelon qui ne lui épargnait pas quelques reproches indirects, en enseignant à son jeune élève les devoirs de prince, et en l'avertissant des dangers du pouvoir absolu. Toutefois, l'éducation du duc de Bourgogne étant achevée, le roi voulut récompenser Fénelon et le nomma à l'archevêché de Cambrai. La publication du *Télémaque* que Fénelon avait composé pour le duc de Bourgogne, et qui n'était pas fait pour plaire à un despote, attira à l'auteur toute la colère de Louis XIV. Il ne fut jamais rappelé à la cour et mourut dans son diocèse en 1715, béni par les pauvres et par les affligés dont il avait été l'ange consolateur.

Tout le monde connaît les *Aventures de Télémaque*, livre admirable qui fut traduit dans toutes les langues et qui, quoique destiné à enseigner à un prince les vertus et les devoirs de roi, est cependant écrit avec une simplicité si charmante et contient des récits si attachants, que des enfants de tout âge et de toute condition en font leur lecture favo-

rite. Les autres ouvrages de Fénelon sont: *Dialogues des morts*, *Dialogues sur l'éloquence de la chair*, *de l'Existence de Dieu*, *Examen de la conscience d'un roi*.

Pierre Bayle (1647—1706), l'auteur du fameux *Dictionnaire philosophique*, eut une si grande célébrité pendant le dernier siècle qu'il ne nous est pas permis de le passer sous silence; Frédéric le Grand l'admirait beaucoup, et les prétendus esprits forts puisaient leurs opinions et leurs raisonnements philosophiques dans ses ouvrages. Penseur profond et sceptique achevé, Bayle attaque avec une critique impitoyable tous les systèmes de philosophie et toutes les religions. Quoiqu'il fût lui-même loin d'être athée, ses réflexions sur l'existence de Dieu et sur le christianisme sont faites pour semer le doute et pour saper les fondements de la religion. Voici, du reste, un petit passage où il parle contre l'athéisme: „Si l'on regarde les athées dans le jugement qu'ils forment de la Divinité dont ils nient l'existence, on y voit un excès horrible d'aveuglement, une ignorance prodigieuse de la nature des choses, un esprit, qui se fait une manière de raisonner fausse et déréglée et qui renverse toutes les lois du bon sens . . . Si l'on regarde les athées dans la disposition de leur coeur on trouve que, n'étant ni retenus par la crainte d'aucun châtement divin, ni animés par l'espérance d'aucune bénédiction céleste, ils doivent s'abandonner à tout ce qui flatte leurs passions.“

